

# En finir avec la culture de l'excuse

écrit par Paul Sernine | 23 juin 2023

*Notre société est souvent à l'image d'une cour d'école. Lorsqu'une bagarre éclate et qu'il faut trouver un responsable, c'est toujours la faute de l'autre, bouc émissaire idéal qui évite la remise en question. Prenons de la hauteur avec Ernest Renan (1823-1892).*

Jeté malgré moi dans les affres de ce monde, j'apprécie particulièrement le charme de ma bibliothèque. Lorsque j'ouvre un livre, une sensation particulière s'empare de moi. L'odeur du papier vieilli et de l'encre me transporte dans une époque révolue. Les mots imprimés prennent une nouvelle vie, me permettant de voyager à travers les siècles et de découvrir des pensées, des idées et des réflexions qui ont résisté à l'épreuve du temps. C'est ce qui m'est arrivé récemment avec deux petits textes d'Ernest Renan : « La réforme intellectuelle et morale » (1871) et « Qu'est-ce qu'une nation ? » (1882).

Ernest Renan a vécu l'humiliation de la défaite française face à la Prusse en 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine. Allait-il accuser le nouvel Empire allemand de tous les maux ? Que nenni, il propose à ses compatriotes une réforme morale et intellectuelle. Dans le même sillage, alors que les États-nations et leurs idéologies préparent le terrain de futurs conflits, il propose une définition non essentialiste de la nation.

## Une vie placée sous le signe de l'intelligence

On ne lit plus Ernest Renan de nos jours. Son œuvre immense ne peut que décourager les lecteurs superficiels que nous sommes.

Son érudition hors norme nous effraie : théologie, histoire, philologie, philosophie, archéologie, critique littéraire, etc. Et pourtant il fut un des maîtres à penser de son temps. Qui est cet étranger pourtant si proche, qui semble nous parler d'outre-tombe ?

Né en Bretagne en 1823, le jeune Renan, dont l'intelligence fulgurante est remarquée, se destine au sacerdoce. Étudiant à Saint-Nicolas-du-Chardonnet puis au séminaire de Saint-Sulpice, il se détourne de la voie cléricale pour se consacrer à la philologie et à l'histoire des religions. En 1862, Ernest Renan devient professeur d'hébreu au Collège de France, dont il est suspendu quatre jours après sa leçon inaugurale pour injure à la foi chrétienne. Un an plus tard, il publie la *Vie de Jésus*, où il affirme que la biographie de Jésus doit être étudiée comme celle de n'importe quel homme et que la Bible doit être soumise à une étude critique comme n'importe quel document historique. Il n'en fallait pas plus pour déclencher les foudres de l'Église catholique. En 1864, il est destitué de sa chaire au Collège de France. Avec l'effondrement du Second Empire, il retrouve son enseignement et devient administrateur du célèbre collège. Il finit sa vie couvert d'honneurs : élu à l'Académie française en 1878, grand officier de la Légion d'honneur en 1888. Il meurt en 1892. Dans le caveau où il repose, on peut lire ce qui fut sa vie : *Veritatem delixi* (J'ai aimé la vérité).

### **Un constat sans appel**

À la suite du désastre de Sedan, loin de chercher des boucs émissaires extérieurs, Renan invite les lecteurs de « La réforme intellectuelle et morale » à un examen de conscience aussi douloureux que salutaire.

Renan considère que l'effondrement de la France a une origine intellectuelle et qu'il faut trouver les médecines adaptées pour soigner le pays. La racine du mal est à chercher dans l'absolutisme monarchique qui usa la France au point d'en faire « une machine politique informe ». La Révolution française, qui fut un sursaut, précipita la chute : « Le jour où la France coupa la tête à son roi, elle commit un suicide ». Tout le XIX<sup>e</sup>, jusqu'à 1870, fut une suite de crimes et de malheurs. Loin de toute nostalgie pour une monarchie de droit divin, Renan considère que la monarchie est de droit historique : elle a façonné la France. Elle est la forme de gouvernement qui convient le mieux au pays parce qu'elle fut forgée par l'histoire.

La bonne santé de la nation suppose de l'ordre ainsi que de la continuité et non pas de l'agitation et du changement. Hors de la forme historique de gouvernement c'est l'anarchie et le pays est mené « à pleine voile vers la médiocrité ». La France est devenue « un feu sans flamme ni lumière ; un cœur sans chaleur ; un peuple sans prophète sachant dire ce qu'il sent ; une planète morte, parcourant son orbite d'un mouvement machinal ».

Bien plus, les contemporains de Renan sont aveuglés par leur légèreté et leur inconscience. Ils s'illusionnent sur eux-mêmes, prisonniers de leurs divertissements. Ce qui ne fait qu'aggraver le mal.

### **Des remèdes salutaires**

En bon médecin, après avoir considéré le mal, Renan propose les remèdes. Il est évident que le retour à la forme historique de gouvernement que représente la monarchie est indispensable au rétablissement de la France : « Corrigeons-

nous de la démocratie. Rétablissons la royauté (...) ».

Rétablir la royauté suppose qu'il faut rétablir une certaine noblesse. Qu'on ne s'y trompe pas, Renan ne pense pas ici aux petits marquis poudrés et prétentieux de Versailles. Il envisage plutôt une aristocratie morale, car « la civilisation à l'origine a été une œuvre aristocratique, l'œuvre d'un petit nombre (...) ». En fait Renan propose le retour des vrais notables, non pas des affairistes bourgeois, ou comme on dirait aujourd'hui, des technocrates : « La base de la vie provinciale devrait ainsi être un honnête gentilhomme de village, bien loyal, et un bon curé de campagne tout entier dévoué à l'éducation morale du peuple. (...) »

Cette *gentry* provinciale ne doit pas être tout ; mais elle est une base nécessaire. »

Finalement, dans cette entreprise de réforme, la priorité est donnée à l'instruction publique. Renan est prêt à laisser l'instruction primaire aux mains du clergé tant que ce dernier ne se mêle pas des degrés supérieurs. Le but de l'enseignement secondaire est de « fortifier l'intelligence ». Il faut favoriser les sciences, car « le résultat de l'éducation doit être que le jeune homme sache le plus possible de ce que l'esprit humain a découvert sur la réalité de l'univers. » En ce qui concerne l'enseignement universitaire, Renan propose de revenir au système médiéval, où une saine émulation existait entre les universités. Pour Renan, ces dernières « seraient des écoles de sérieux, d'honnêteté, de patriotisme. » Elles seraient des « foyers d'esprit aristocratique, réactionnaire (...) et presque féodal, des foyers de libre pensée, mais non de prosélytisme indiscret. » Rien que cela !

**Une nation réellement « inclusive »**

« Qu'est-ce qu'une nation ? », publié en 1882, prolonge la pensée de Renan. Dans cette conférence, il explore la notion de nation et propose une approche plus subjective et culturelle de la formation et de l'existence des nations, par opposition à une définition purement basée sur des critères ethniques, géographiques ou politiques. Pour l'académicien, la nation est d'abord un principe spirituel : « Une nation est une âme, un principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenir ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. »

Une nation n'est pas simplement définie par des liens de sang, de race ou de langue, mais plutôt par un sentiment de volonté commune et de solidarité partagée. Renan affirme que la nation est un lien psychologique et moral qui se forme grâce à un héritage culturel commun, des traditions, des valeurs et des aspirations partagées. Il n'hésite pas à écrire que :

« L'homme n'est esclave ni de sa race, ni de sa langue, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes. Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s'appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu'exige l'abdication de l'individu au profit d'une communauté, elle est légitime, elle a le droit d'exister. »

**« Un plébiscite de tous les jours »**

Renan souligne l'importance du consentement librement donné par les individus qui composent une nation, en soulignant que la participation volontaire et le désir de vivre ensemble sont essentiels pour la construction et la pérennité d'une nation :

« L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours ».

La nation est donc une construction sociale et historique, en constante évolution. Elle repose sur la volonté de ses membres de se considérer comme une communauté unie. Il insiste sur le fait qu'une nation ne peut pas être définie par des critères immuables ou exclusifs, mais plutôt par des facteurs culturels et sociaux qui permettent la coexistence pacifique et la collaboration entre ses membres.

### **Osons lire Renan !**

Avec Renan, nous nous trouvons face à une pensée et des idées qui peuvent encore façonner l'histoire et influencer notre compréhension du monde. Cela nous rappelle que nous sommes les héritiers de cette richesse intellectuelle, et que nous avons le privilège de la transmettre aux générations futures.

L'illustre Breton nous apprend la lucidité et le réalisme : « Ne jamais trop espérer, ne jamais désespérer, doit être notre devise. Souvenons-nous que la tristesse seule est féconde en grandes choses, et que le vrai moyen de relever notre pauvre pays, c'est de lui montrer l'abîme où il est ».

Lire Renan c'est comprendre qu'il « n'a pas laissé de doctrine, mais un état d'esprit » (Alain de Benoist). À bon entendeur, salut !

Paul Sernine

### **La seule vraie patrie**

« Je me suis étudié toute ma vie à être bon patriote, ainsi qu'un honnête homme doit l'être, mais en même temps à me garder du patriotisme exagéré comme d'une cause d'erreur. Ma

philosophie, d'ailleurs, est l'idéalisme ; où je vois le bien, le beau, le vrai, là est ma patrie. »

Lettre à David Strauss, septembre 1870

### **Le testament politique de Renan**

« Le morceau de ce volume auquel j'attache le plus d'importance, et sur lequel je me permets d'appeler l'attention du lecteur, est la conférence : *Qu'est-ce qu'une Nation ?* J'en ai pesé chaque mot avec le plus grand soin : c'est ma profession de foi en ce qui touche les choses humaines, et, quand la civilisation moderne aura sombré par suite de l'équivoque funeste de ces mots : *nation, nationalité, race*, je désire qu'on se souvienne de ces vingt pages-là. Je les crois tout à fait correctes. »

E. Renan, *Discours et conférences* (1887)

Jean Balcou, *Ernest Renan, une biographie*, Honoré Champion, 2017.

Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, L'Esprit du Temps, 2021.

Ernest Renan, *La réforme intellectuelle et morale*, Perrin, 2011.

---

# L'espace d'un doute... le fantastique

écrit par Paul Sernine | 23 juin 2023

*L'année dernière, les éditions Calidor ont pris l'heureuse initiative de rééditer dans une édition de luxe Le Roi en jaune de Robert W. Chambers (1865-1933). Une œuvre et un auteur méconnus qui nous donnent l'occasion d'aborder le sujet de la littérature fantastique.*

Je n'oublierai jamais le regard consterné de la libraire qui m'a vendu *Le Roi en jaune*. Sa voix aigrelette vrille encore mes tympans : « Comment pouvez-vous perdre du temps avec de la littérature de gare ? » J'ai simplement souri, ouvert le livre et déclamé un vers de la « chanson de Cassilda », qui introduit le recueil de nouvelles : « Ma voix déjà se meurt et le chant de mon âme/Doucement s'évanouit comme sèchent les larmes/Qu'on n'a jamais versées/À Carcosa ».

*Le sérieux Paul Valéry au col empesé n'aurait pas partagé l'avis de ma libraire sur ce qu'elle considérait comme de la littérature de gare :*

« Rayez de l'existence ces poètes confondants, ces hérésiarques, ces démoniaques ; ôtez ces précieux, ces lycanthropes et ces grotesques ; replongez les beaux ténébreux dans la nuit éternelle, purgez le passé de tous les monstres littéraires, gardez-en l'avenir, et n'admettez enfin que les parfaits, contentez-vous de leurs miracles d'équilibre, alors, je vous le prédis, vous verrez promptement dépérir le grand arbre de nos Lettres ; peu à peu s'évanouiront toutes les chances de l'art même que vous aimez avec tant de raison. »  
(Discours de réception à l'Académie française – 1927)

**Un auteur à succès oublié**



Robert William Chambers vient au monde à Brooklyn en 1865. Après avoir étudié la peinture à Paris, il devient illustrateur de magazines aux États-Unis. Il écrit d'abord un médiocre recueil de souvenirs parisiens (*In the Quarter*). Le succès vient en 1895 avec *Le Roi en jaune*. Abandonnant la peinture, il se consacre à l'écriture, passant du fantastique à une production commerciale sans grand intérêt et tombée dans l'oubli. Chambers meurt en 1933 autant connu qu'il disparaîtra rapidement des mémoires.

### **Un chef d'œuvre méconnu**

*Le Roi en jaune* est une œuvre qui marque un tournant dans la littérature fantastique. Chambers laisse de côté les monstres et les créatures démoniaques qui peuplaient les œuvres de ses prédécesseurs pour placer l'effroi dans une autre dimension. C'est ce qui prendra le nom « d'horreur cosmique » avec H.P. Lovecraft, qui fut un lecteur enthousiaste du recueil de nouvelles de Chambers. Il faudra attendre 1976 pour que les cinq premiers récits soient traduits en français et publiés sous le titre « Le Roi de jaune vêtu » aux éditions Marabout. La première édition complète date de 2008 aux éditions Malpertuis. Toutefois, le livre de Chambers demeurait inconnu pour le grand public. Il fallut attendre 2014, avec l'excellente série *True Detective* qui fait référence à un roi en jaune et à Carcosa, pour que l'édition anglaise atteigne des records de vente et que le Livre de Poche en publie une version française à large échelle.

### **Les nouvelles**

Ce recueil est composé de neuf nouvelles, de poèmes en prose et d'une chanson. On peut considérer que seuls les cinq premiers récits relèvent du genre fantastique soit : Le

Restaurateur de réputations, Le Masque, Le Signe jaune, La Cour du Dragon et La Demoiselle d'Ys. Le fil rouge de ces récits est une mystérieuse pièce de théâtre qui rend fou ceux qui la lisent. On ne connaît la pièce que par quelques éléments, dont la chanson de Cassilda, disséminés dans les cinq nouvelles. Chambers décrit l'effet produit par cet étrange volume de façon magistrale : « C'est cela qui continue de me préoccuper, car je ne peux oublier Carcosa où le ciel est parsemé d'étoiles noires, où l'ombre des pensées des hommes s'allonge dans l'après-midi, où les soleils jumeaux s'enfoncent dans le lac de Hali, et mon esprit sera toujours hanté par le souvenir du Masque blême. Je prie Dieu de maudire l'auteur, comme lui-même a apporté au monde la malédiction de cette œuvre à la beauté prodigieuse, terrifiante dans sa simplicité, irrésistible dans sa vérité – un monde qui aujourd'hui tremble devant le Roi en jaune. » (Le restaurateur de réputation)

### **Vous avez dit littérature fantastique ?**

Quand j'évoque la littérature fantastique, il se trouve toujours quelqu'un qui me parle fort doctement de Tolkien, de Pratchett et parfois même de Stephen King. Quelle muflerie ! En fait, le fantastique n'est pas la « fantasy » ni l'horreur. Tzvetan Todorov définit le fantastique comme « le temps d'une hésitation » partagé tant par le lecteur que par le personnage. Une hésitation qui s'enracine au cœur du quotidien pour savoir si ce qui est perçu relève de la réalité ou non. Un instant fugace où tout l'être est tendu, un instant terrible entre la folie et la raison, un instant décisif qui peut bouleverser la vie d'un homme.

Les récits ciselés de Chambers sont évidemment écrits à la première personne du singulier, ce qui nous immerge dans le

quotidien des narrateurs-héros. Leurs angoisses deviennent nos angoisses, leurs doutes sont nos doutes et leur folie trouble notre raison. En lisant *le Roi en jaune*, nous trouvons momentanément refuge dans des terreurs factices afin d'éviter que nos vraies angoisses ne nous terrassent et ne nous empêchent de vivre. Finalement, peut-être que Paul Valéry avait raison quand il écrivait que « le faux et le merveilleux sont plus humains que l'homme vrai ».

## **Paul Sernine**

Robert W. Chambers, *Le Roi en jaune*, trad. Christophe Thill, Éditions Calidor, 2022.

Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Points, 2015.

---

## **Ce bâtard n'est pas de mon Église**

écrit par Paul Sernine | 23 juin 2023

*Qui a dit que le christianisme n'intéresse pas les habitants du Pays des Merveilles ? Qui peut le penser ? L'engouement publicitaire et médiatique autour du dernier roman de Metin Arditi semble être là pour nous le rappeler. Une question taraude notre chroniqueur : est-ce encore le christianisme ou son abâtardissement ?*

Pâques venues, une étrange agitation animait le monde de l'édition. Un roman allait nous apprendre « quelle a été la vraie vie de Jésus ». L'auteur, Metin Arditi, lauréat du prix de l'Université catholique de l'Ouest, émoustillait la

curiosité des futurs lecteurs avec un titre aguicheur : « Le bâtard de Nazareth ». Il fallait oser ! Ne nous arrêtons pas au titre et ouvrons le livre.

L'idée de monsieur Arditi est de considérer Jésus comme un « mamzer », c'est-à-dire comme un bâtard, un enfant né hors mariage. Dans le judaïsme de l'époque, le « mamzer » représente la lie de la société et il est traité comme un paria par ses coreligionnaires. De cette exclusion, dans laquelle va grandir Jésus, va sourdre une colère et une révolte qui vont le pousser à vouloir « exclure l'exclusion ». Metin Arditi va revisiter tous les épisodes des Évangiles, dans cette perspective, jusqu'à la crucifixion. Et le christianisme dans tout cela ? L'imagination de l'auteur en fait une imposture voulue par Judas.

Après les séries d'émissions de Mordillat et Prieur, notamment *Corpus Christi* en 1997-1998 et le livre de Daniel Marguerat (*Vie et destin de Jésus de Nazareth*) paru en 2019, pour ne citer qu'eux, on pourrait dire « rien de nouveau sous le soleil ». Metin Arditi reprend l'histoire d'un Jésus fruit du viol de Marie par un soldat romain. Il s'agit en fait d'une légende datant vraisemblablement du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, les *Toledot Yeshu*.

Monsieur Arditi nous donne l'explication psychologique de l'action de Jésus et de son message : une blessure d'enfance provoquée par l'exclusion. Il ne suffit pas de coucher Jésus sur le divan pour le comprendre. N'est pas Freud qui veut ! La bouillabaisse indigeste qui nous est servie fait passer Marie pour une simplette ; Marie-Madeleine pour une amante ; Jésus est un rebouteux ; les apôtres un ramassis de mamzers, de lépreux et d'estropiés ; les Béatitudes sont des paroles en l'air dont certaines suscitent l'hilarité et, touche finale,

Judas est l'inventeur du christianisme.

Le style est fait pour plaire. Les dialogues sont indigents, les phrases simples, le vocabulaire basique ; un scénario idéal pour Netflix ou pour succéder à feu Barbara Cartland. Seule la page 194 échappe au naufrage du fond et de la forme, il s'agit de celle des remerciements...

Monsieur Arditi peut écrire ce qu'il veut sur qui il veut. La liberté de parole existe et c'est fort heureux ainsi. La liberté d'apprécier et de critiquer ses écrits aussi.

Ce qui m'a le plus étonné et interrogé, ce sont les éloges dithyrambiques des milieux chrétiens et de la presse : « Un hymne au courage de Jésus, bâtard et si humain » (*La Libre Belgique*), « La vraie vie de Jésus » (*Le Point*), « Jésus, héros inclusif » (*La Vie*), « Un Jésus humain, si humain » (*Le Temps*), « Jésus est à tout le monde » (*Le Matin*).

Bien plus, Metin Arditi, invité sur tous les plateaux de télévision et de radio, est reçu comme le théologien qu'il n'est pas. Et de nous expliquer, fort doctement, « en toute humilité », qu'au temps de Jésus le concept d'Immaculée conception n'existait pas, confondant au passage ce dogme catholique avec la conception virginale de Jésus.

Le livre de Metin Arditi est le signe de ce christianisme abâtardi, de ce christianisme sans Dieu, de ce christianisme non religieux. Le message de Jésus se trouve réduit, pour le plus grand bonheur des chrétiens de salon, à une vague solidarité sans substance. La théologie se résume à une sorte d'anthropologie au rabais, de sociologie de bazar et de psychologie du développement personnel. Dans ce sens, le livre de monsieur Arditi pourrait être le nouvel évangile d'un monde

sans transcendance.

Ce Jésus selon le cœur de Metin Arditi n'est pas le Jésus des martyrs, des anachorètes, des cénobites, des grands théologiens et des saints.

Ce Jésus tourmenté n'est pas celui de Charles Martel à Poitiers, de Jeanne d'Arc à Orléans, de Don Juan d'Autriche à Lépante et de Jean Sobieski sous les murs de Vienne.

Ce Jésus de conte oriental n'est pas le Jésus de mon catéchisme, ni celui des hymnes et des prières que je récite quotidiennement.

À ce Jésus du Pays des Merveilles, je préfère celui que je rencontre dans la pénombre d'une antique chapelle avec les mots de Péguy : *« Il est là. Il est là comme au premier jour. Il est là parmi nous comme au premier jour. Il est là parmi nous comme au jour de sa mort. Éternellement il est là parmi nous autant qu'au premier Jour. Éternellement tous les jours. Il est là parmi nous dans tous les jours de son éternité. Son corps, son même corps, pend sur la même croix ; Ses yeux, ses mêmes yeux, tremblent des mêmes larmes ; Son sang, son même sang, saigne des mêmes plaies ; Son cœur, son même cœur, saigne du même amour. Le même sacrifice fait couler le même sang. »* (Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc)

Paul Sernine

---

# L'oubli du christianisme rend bête

écrit par Paul Sernine | 23 juin 2023

*Notre chroniqueur Paul Sernine poursuit ses pérégrinations ethnologiques au Pays des Merveilles. Il part cette fois à la découverte d'étranges individus qui ont oublié leur passé : les Lotophages, ces imbéciles devenus rois.*

Au neuvième chant de l'*Odyssée* d'Homère, Ulysse découvre l'île des Lotophages. Cette peuplade se nourrissait de fleurs de lotus. Ces fleurs avaient le pouvoir de faire oublier le passé à ceux qui en consommaient. Cette aventure, qui relevait jusqu'à aujourd'hui de la mythologie, est devenue réalité. En effet, depuis quelque temps, je constate que bon nombre d'intellectuels, de penseurs, d'acteurs de la vie sociale, d'hommes politiques, de faiseurs d'opinion, de journalistes sont en fait des Lotophages. Ils ne se nourrissent plus de fleurs de lotus, mais des penseurs de la déconstruction et des « studies » de toutes sortes.

Quel est ce passé qu'ils oublient ? Quelles sont ses racines mises au rancart ?

Il s'agit bien évidemment des fondements chrétiens de notre culture. Or, sans culture religieuse, il n'y a plus de culture du tout, puisque cette dernière est « une option sur l'absolu » comme l'écrivait si justement Maurice Clavel. Il ne reste plus que le règne de la technique, le profit et le marché. Cela a été admirablement décrit par Romano Guardini dans les « Lettres du Lac de Côme » (1927) : « Abâtardissement partout. Toute hiérarchie se perd. Chacun se croit autorisé à tout. Plus d'assujettissement de l'existence à ce qu'impose la réalité des choses, la grandeur d'une forme issue de l'histoire ou de la vie sociale. Rien n'est plus révééré. Tout

flotte comme l'oiseau dans l'air. Rien n'est à l'abri. N'importe qui s'en prend à n'importe quoi. Tous les problèmes philosophiques, tout l'art, tous les événements historiques, tout ce qui relève de la personnalité, jusqu'aux derniers replis du souvenir, correspondances et journaux intimes, tout ce qui a valeur spirituelle, jusqu'aux témoignages touchant les plus profonds mystères, tout est mis sur le marché. »

En oubliant d'où nous venons, nous oublions ce qui a façonné notre mode de penser. Bien plus, nous allons jusqu'à la haine de nous-mêmes. Voulez-vous des exemples ? Qu'à cela ne tienne.

Il y a quelques années, dans la très sérieuse *Revue de didactique des sciences des religions* publiée en Suisse, un éminent maître d'enseignement et de recherche de l'Université de Lausanne propose d'adopter, dans l'enseignement, « une posture analytique, non subjective » à l'aide de « sources exotiques ». Par exemple, pour parler de la résurrection, il ne faut pas se tourner vers le christianisme mais vers le ... zoroastrisme ! Le but de ce décentrement est de « comprendre sa propre culture, ses propres présupposés (ou l'idéologie) à l'œuvre dans notre société ».

Dans biens des endroits, les vacances scolaires ont changé de terminologie. Ne dites plus « vacances de Noël » mais « vacances d'hiver ». « Vacances de printemps » a remplacé « vacances de Pâques ». À quand le retour du calendrier révolutionnaire ?

Cette année, à la Radio Télévision Suisse, on nous souhaite de joyeuses fêtes de Pâques avec une formule toute trouvée : « Nous vous souhaitons un reposant et très beau week-end prolongé en compagnie de vos proches et du soleil printanier ! ».



Sans culture chrétienne, comment peut-on comprendre et aimer Bach, Giotto, Dante et Chateaubriand, qui ont été enfantés en son sein ? Bien plus, comment peut-on *comprendre nos institutions, nos lois et nos traditions* ?

Alors que faire ?

Tournons-nous vers le haut et retrouvons notre capacité d'émerveillement ! Nous tourner vers le haut c'est notre vocation, c'est le sens du mot « anthropos » (l'homme) selon Isidore de Séville (vers 560-636). Selon cet évêque de Séville, « ana » veut dire « en haut » et « tropos » signifie « tourner ». Nous sommes des êtres debout tournés vers en haut. Isidore de Séville justifie cette étymologie incertaine en citant les vers du poète romain Ovide : « Tandis que les autres animaux sont penchés en avant et regardent la terre, les dieux ont fait cadeau à l'homme d'un visage relevé et lui ont ordonné de considérer les cieux, et d'élever, debout, son regard jusqu'aux étoiles »

Comme Ulysse, laissons les Lotophages à leur oubli et embarquons vers notre Ithaque même si la route est encore longue.

**Paul Sernine**

---

## **L'angoisse de l'Infini**

écrit par Paul Sernine | 23 juin 2023

À l'occasion des septante ans du trépas de Charles Maurras, le 16 novembre 1952, les éditions Téqui ont publié la

correspondance inédite échangée entre le sulfureux publiciste et deux carmélites de Lisieux entre 1936 et 1952. Ces échanges épistolaires nous permettent de mieux connaître l'intériorité de Charles Maurras et de soulever le voile recouvrant sa quête spirituelle.

---

## Le héraut de la raison

écrit par Paul Sernine | 23 juin 2023

Le pape émérite Benoît XVI s'est éteint le 31 décembre 2022 et la presse s'en donne à cœur joie: «Portrait d'un conservateur jusqu'à sa mort» (La Liberté), «Joseph Ratzinger, conservateur et révolutionnaire» (24 Heures), «Le pape émérite Benoît XVI, un théologien conservateur qui n'a jamais désarmé» (Arcinfo), «Benoît XVI, un pontificat mi-figue mi-raisin» (Radio Canada), etc. Par-delà les clichés, d'aucuns retiennent sa libéralisation du rite tridentin ou sa renonciation au souverain pontificat, mais bien peu aborderont son combat constant contre «la dictature du relativisme».

---

## Vivre libre

écrit par Paul Sernine | 23 juin 2023

Au tournant du millénaire, Henry David Thoreau (1817-1862) est passé du statut d'auteur marginal à celui de héros auprès des militants écologistes et décroissantistes de tout bord. Une lecture rapide et superficielle de «Walden ou la vie dans les bois» ainsi que de «La désobéissance civile» pourrait faire

croire au bien-fondé de ce nouveau statut. Qu'en est-il réellement?

---

## Écrire ou mourir

écrit par Paul Sernine | 23 juin 2023

Il m'arrive parfois de m'emporter et de lancer à mon interlocuteur médusé: «Je vous laisse le choix des armes et je vous attends à l'extérieur.» Hélas, je le sais bien, le monde a changé et on me rappelle sans cesse que l'on ne se bat plus au fleuret ou à l'épée dans la brume du petit matin. L'envie désuète de régler une question par un duel me vient sans doute de mes années d'escrime mais plus encore de la lecture des Trois Mousquetaires d'Alexandre Dumas. Mon édition de poche des aventures d'Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan est préfacée par Robert Nimier. J'y lis que «les jeunes Français [...] sont élevés dans la discipline des "Mousquetaires" (et qu') ils y apprennent des vertus cardinales [...], la noblesse, le mystère, la force et l'audace». C'est aussi pour cela que j'ai quelquefois envie de me battre en duel. C'est pour cela que j'aime à lire les œuvres de ces rebelles que furent les Hussards.

Professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle, Marc Dambre nous offre une synthèse magistrale et exhaustive sur ce qu'il nomme l'«histoire d'une rébellion en littérature». A travers les vies croisées de Nimier, Blondin, Laurent et Déon, Marc Dambre nous fait revivre tout un pan peu connu de l'histoire culturelle de l'après-guerre.

Oubliés de l'Université, laissés de côté par les manuels

scolaires, qui sont les Hussards? Qu'est-ce qui les anime?

## **Un portrait à charge**

En décembre 1952, Bernard Franck, bon soldat de la lourde infanterie sartrienne, publie un article pour brocarder de jeunes auteurs: Blondin, Laurent et Nimier. Il les classe à droite, péché suprême, en les appelant «les Hussards». Depuis lors, on retient cette appellation et la description qu'en donne Franck: «Ils aiment les femmes [...], les autos [...], la vitesse [...], les salons [...], les alcools (un peu tout le monde), la plaisanterie (leur mauvais goût). Ils sont truqués comme un après-guerre, presque touchants à force de vouloir nous persuader que nous sommes en 1925 et que tout va recommencer [...]. Envers la littérature, il se conduisent comme ces petits-bourgeois qui vont au bordel [...].» Bref, les Hussards semblent être des adolescents révoltés, fils à papa profitant de la vie. Tout n'est pas si simple pour ne pas dire simpliste.

## **Des contestataires de droite**

En réalité, si ces jeunes auteurs sont bien de droite, ils ne sont pas conservateurs pour autant. Loin de défendre des valeurs comme l'Église, l'armée, la patrie et le mariage, ils s'en méfient et adoptent même un certain cynisme à leur égard. Ils appartiennent «à cette génération heureuse qui aura eu vingt ans pour la fin du monde civilisé» (Nimier). Dès lors, la société leur apparaît comme superficielle et marquée d'insuffisances. Face à cette crise des valeurs, ils se posent comme supérieurs à la société médiocre. Ils refusent toute compromission et portent un regard autant lucide que désabusé: «En politique, il n'y a, à présent aucune valeur, aucune idée, aucun parti (reconnu ou clandestin), aucune doctrine qui ne soit volontairement ou involontairement solidaire d'un

mensonge, d'une injustice, d'un crime ineffable ou d'une palinodie» (Jacques Laurent).

Contrairement à l'engagement existentialiste d'un Sartre ou d'un Camus, ils se font les chantres d'un désengagement, d'une démilitantisation. Pourquoi?

Déçus par un idéal impossible, les Hussards sont poussés par une désespérance: «Il faut savoir désespérer jusqu'au bout» (Nimier). Le monde se divise en deux camps: les opposants et les complices du chaos. Cette attitude permet de comprendre leur posture paradoxale déjà exprimée par Baudelaire dans «l'héautontimorouménos», poème connu de Nimier: «Je suis la plaie et le couteau! / Je suis le soufflet et la joue! / Je suis les membres et la roue, / Et la victime et le bourreau!».

## **Vive la mort!**

Céline n'hésitait pas à affirmer, dans un entretien à l'ORTF en 1961, que «la vraie inspiratrice c'est la mort». Les Hussards l'ont bien compris et surtout vécu. Ils ne s'engagent pas pour une cause mais ils engagent leur propre vie quand ils écrivent. C'est ce qui peut les rendre odieux, insupportables comme François dans L'enfant triste de Nimier. Il y a donc une dimension tragique à ne pas négliger. Nous sommes loin de la description alcool, femme, vitesse, etc.

En somme, les Hussards n'ont qu'une alternative: écrire ou mourir. Comment ne pas citer la lettre de Jean-René Huguenin à Jean Le Marchand: «Je fourre mes mains dans mes poches pour que l'ennemi ne voie pas qu'elles tremblent d'appréhension avant le grand combat, je fais une prière muette et recommande mon âme à Dieu, puis je descends une à une les marches du fortin et j'attends les cavaliers qui approchent en galopant sans craindre la défaite puisque je ne connaîtrai que la

victoire ou la mort – vous l’avez dit. Écrire ou mourir.»  
A l’heure où le prix Nobel de littérature est attribué à Annie Ernaux pour «le courage et l’acuité clinique avec laquelle elle découvre les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle»; à l’heure où l’on s’extasie sans recul critique sur *Sa Préférée*, de Sarah Jollien-Fardel, en soulignant que ce roman peut libérer la parole; à l’heure où l’on s’émeut des poèmes et des chroniques «engagés» de Quentin Mouron, je rêve de nouveaux «Hussards» ou d’un duel.

## **Le style hussard**

«Le style du hussard, c’est le désespoir avec l’allégresse, le pessimisme avec la gaieté, la piété avec l’humour. C’est un refus avec un appel. C’est une enfance avec son secret. C’est l’honneur avec le courage et le courage avec la désinvolture. C’est une fierté avec un charme; ce charme-là hérissé de pointes. C’est une force avec son abandon. C’est une fidélité. C’est une élégance. C’est une allure. C’est ce qui ne sert aucune carrière sous aucun régime. C’est le conte d’Andersen quand on montre du doigt le roi nu. C’est la chouannerie sous la Convention. C’est le christianisme des catacombes. C’est le passé sous le regard de l’avenir et la mort sous celui de la vie. C’est la solitude et le danger. Bref, c’est le dandysme.»

**Pol Vandromme**, *Roger Nimier*, *Le Grand d’Espagne* (1977)

**Marc Dambre**, *Génération hussards*, Perrin, 2022.

**Pol Vandromme**, *Roger Nimier*, *Le Grand d’Espagne*, Editions Vagabonde, 2002.

**Marc Dambre**, *Roger Nimier*, *hussard du demi-siècle*, Flammarion, 1989.

---

## Sus à l'éco-anxiété!

écrit par Paul Sernine | 23 juin 2023

Il ne se passe une journée sans que les médias reviennent sur la question climatique. Des «éco-angoissés» de tout poil bloquent routes et autoroutes ou s'en prennent symboliquement à des œuvres d'art. La COP 27 vient de se terminer avec son lot de discours entendus. Les programmes scolaires sont revus sous l'angle de la décroissance. Qu'en est-il réellement? Le dernier ouvrage d'Olivier Postel-Vinay, « Sapiens et le climat – Une histoire bien chahutée », fait le point sur les interactions entre l'histoire des hommes et le climat.

---

## Risquer la peur

écrit par Paul Sernine | 23 juin 2023

Georges Bernanos a longtemps été réduit au rayon des écrivains catholiques sentant autant la naphthaline que l'encens. Depuis quelques années, on redécouvre en lui un critique avisé et prophétique d'un capitalisme assassin marchant main dans la main avec un technicisme déshumanisant. Dans un essai récent, Sébastien Lapaque nous propose une excellente introduction à l'œuvre de cet auteur incontournable. Bien plus, il nous offre un manuel de survie.